

Si cette mise au point historique est indispensable pour la compréhension de l'ouvrage, c'est l'analyse serrée du texte qui constitue la valeur principale de cet *Essay*. On doit admirer les commentaires très fins et subtils qui éclairent de nombreux aspects du livre : les rapports de l'aveugle-né de Puiseaux avec l'article « Bonneterie » de l'*Encyclopédie*, ou le sens ambigu de l'apostrophe que Saunderson adresse au « Dieu d'Abraham » avant de mourir, et le fait que pour Diderot tous les sens sont faillibles, si bien que le problème de Molyneux est mal posé. Ceci dit, on ne peut s'empêcher d'émettre des réserves quant à la validité de certains arguments de l'auteur. On a du mal à comprendre, par exemple, pourquoi les aveugles, dont la pensée est fondée sur l'abstraction, rejetteraient l'idée que la matière peut penser (p. 85), d'autant plus que la *Lettre* dit le contraire (p. 83). Il est d'ailleurs curieux de lire qu'à l'époque les planches insérées dans les livres étaient souvent retournées pendant l'impression, car la gravure, exécutée sur une seule face du cuivre, n'admettait évidemment pas cette possibilité. Il est surtout regrettable que Tunstall ait eu l'idée de désigner l'auteur de la *Lettre* par trois astérisques : pourquoi ne pas dire carrément « Diderot » ou « le narrateur », plutôt que « *** », usage qui finit par irriter le lecteur ? Si l'interprétation du texte que nous propose Kate Tunstall est en général convaincante, on doit signaler une erreur majeure dans son commentaire, qui se reflète aussi dans la traduction. Dans la *Lettre*, Saunderson se sert de ses démonstrations mathématiques pour conclure « tous les hommes voient donc les uns comme les autres » (DPV, t.IV, p. 69), du moins en ce qui concerne les formes géométriques. Dans son analyse des paroles du géomètre, Tunstall omet cette phrase (p. 138), et dans la traduction, elle la transforme en une interrogation : « must everyone therefore see in the same way ? » (p. 216), ce qui donne à deux reprises une idée fautive du texte. Elle soutient en plus que, pour Diderot, cette conclusion montre seulement que la géométrie est une série de conventions humaines, plutôt que de vérités éternelles (p. 139). C'est oublier que « la projection de deux lignes parallèles sur un tableau doit se faire par deux lignes convergentes [...] la proposition est vraie pour un aveugle comme pour [n'importe qui] » (DPV, t.IV, p. 71). Comment cette proposition peut-elle être « vraie » sans avoir une valeur universelle ? Ici, semble-t-il, lecture serrée est synonyme de lecture partielle, dans les deux sens du terme.

David ADAMS

Colas DUFLO, *Diderot philosophe*, Paris, Champion, collection « Champion Classiques », 2013, 543 pages, 22 euros, ISBN : 978-2-7453-2561-7.

Dix ans après sa parution, les éditions Champion ont eu l'excellente idée de rééditer le livre de Colas Duflo, *Diderot philosophe*, en format de

poche (sans modification). On se réjouira de pouvoir acquérir à prix attractif cet ouvrage de qualité, unique en son genre en langue française, surtout en cette année de tricentenaire de la naissance de Diderot. Cette réédition offre ainsi l'occasion d'un nouveau bilan sur la place de cet ouvrage dans les recherches sur la philosophie diderotienne.

Le fil directeur du travail de C. Duflo consiste à interroger Diderot à partir de la cohérence de l'œuvre et de ses apports sur les grandes questions de la philosophie. Une telle tentative, quoiqu'apparemment naturelle, est originale. Car C. Duflo cherche à embrasser toute la philosophie de Diderot à travers les trois grands thèmes que sont le vrai, le beau et le bon, ce qui offre une perspective systématique que d'autres ouvrages importants n'avaient pas malgré leur effort pour montrer la consistance de la philosophie diderotienne (par exemple ceux de J. Mayer, *Diderot homme de sciences*, Imprimerie Bretonne, 1959 et J.-C. Bourdin, *Diderot, le matérialisme*, PUF, 1998). Certes, la critique s'était auparavant intéressée à question de la cohérence générale du propos philosophique de Diderot, mais sans la hauteur de vue de C. Duflo. On est d'ailleurs impressionné par l'ambition de l'ouvrage, qui présente et analyse une théorie de la connaissance, une esthétique, une morale et une politique, et s'empare avec précision de tous les aspects du corpus diderotien – sauf peut-être le travail éditorial de l'*Encyclopédie*, cette dernière étant abordée par le biais des articles importants du philosophe et de quelques autres auteurs.

La première vertu de ce *Diderot philosophe* est donc d'avoir montré l'unité de la philosophie de Diderot à travers sa distribution en problèmes à la fois spécifiques et articulés. Il faut à ce propos remarquer que, comme le précise la présentation, C. Duflo a parfaitement conscience que le « découpage » en questions pourrait avoir quelque chose de « trompeur ». Mais ce choix méthodologique se justifie par les liens progressivement tissés : cette distribution a pour vocation de souligner l'unité philosophique de l'œuvre. En outre, en partant de la conception de la nature, en soulignant son importance dans la genèse et l'unité de la philosophie diderotienne, C. Duflo fait résonner l'épistémologie matérialiste de Diderot dans les autres champs et en souligne la centralité. Il est tentant d'en conclure que, contrairement à ce que certains débats interprétatifs ont laissé entendre (par exemple entre G. Bremner et G. Crocker sur les thèmes de l'ordre et du hasard, le premier en faisant des « patterns » constants éclairant la cohérence de la pensée diderotienne, par exemple sous la forme de « systèmes de l'ordre », le second soulignant au contraire leur tension voire leur contradiction irréductible), ce livre montre qu'il n'est nul besoin de choisir entre un système de Diderot et un Diderot contradictoire ou chaotique pour en souligner le génie. La voie d'une « cohérence contradictoire » (A. Ibrahim, *Diderot, un matérialisme éclectique*, PUF, 2010) n'est pas non plus indispensable : on peut trouver chez Diderot une philosophie consistante variant ses expressions et se construisant à travers des textes et des enjeux divers.

Ce mérite est renforcé par la grande clarté du propos et un effort pédagogique constant – au bon sens du terme. Chaque écrit est replacé dans un cadre problématique qui en restitue la dynamique propre tout en montrant sa place dans l'économie de la philosophie diderotienne. Cette démarche, particulièrement aboutie dans la première partie sur le vrai, offre des analyses d'une grande rigueur articulant le souci du texte et le projet de faire apparaître l'unité philosophique de la pensée diderotienne. À ce propos, le travail de C. Duflo ne revient pas à chercher un « système » diderotien – ce qui serait certainement une impasse – car il restitue au contraire la dynamique de sa pensée, les problèmes qu'il construit et affronte, les polémiques dans lesquelles il prend position. Une longue « introduction » (presque une première partie avant la lettre) aborde d'ailleurs d'une heureuse manière la question de l'écriture philosophique diderotienne, faisant une juste place à la question du « tempérament » philosophique de Diderot, à sa manière de penser et de réagir en philosophe. La tension entre le joueur de flûte, symbole du plaisir procuré par un écrit agréable, et le philosophe voulant faire œuvre utile fait à cet égard l'objet d'une analyse fine. Ainsi, la question de la vérité ne peut être chez Diderot dissociée de celle de la pluralité de ses expressions, qu'il faut savoir multiplier et exploiter. À ce propos, il aurait été intéressant de creuser l'analogie avec Leibniz (indiquée par exemple p. 40-41 et p. 49) pour savoir ce qui, chez Diderot, s'écarte de la tendance systématique à l'œuvre dans la philosophie leibnizienne malgré cette pluralité des points de vue et des expressions. Peut-être aurait-il aussi fallu une analyse plus nuancée de l'originalité de l'écriture diderotienne par rapport à ses contemporains, car il n'est pas sûr qu'on puisse se demander d'une manière aussi tranchée : « pourquoi des dialogues en des temps de systèmes ? » (p. 42). Si d'Holbach a écrit un système de la nature, ce n'est plus au sens des systèmes abstraits dénoncés par Condillac, et il a lui-même beaucoup varié les expressions. En outre, pour avoir écrit des traités, ces auteurs et d'autres n'ont pas pour autant nécessairement produit des systèmes.

Ces qualités font de ce *Diderot philosophe*, encore aujourd'hui, l'un des meilleurs ouvrages pour aborder la philosophie diderotienne. L'étudiant y trouvera en outre un excellent outil de travail. Mais ce choix interprétatif produit aussi des effets plus polémiques, ouvrant ainsi à la discussion. En cherchant la cohérence interne à la philosophie diderotienne, C. Duflo fait un choix interprétatif « internaliste » assez classique dans l'histoire française de la philosophie, tout en étant original à propos de Diderot, mais on peut s'interroger sur sa pertinence. Premièrement, Diderot semble résister à ce genre de vue, non parce qu'il serait contradictoire, mais parce que la dynamique de sa pensée pourrait être moins « classique ». Par exemple, on peut s'interroger sur l'importance accordée à certaines questions portant sur les conditions de possibilité, notamment la possibilité de la science et de ses concepts fondamentaux (dans les pages 150-187). La construction du commentaire impressionne par sa manière

d'amener les textes à partir d'un enchaînement de problèmes soigneusement structuré, le tout étant articulé au déploiement d'une connaissance matérialiste dépassant le finalisme. Mais Diderot se posait-il ainsi ces questions sur la possibilité des concepts et des choses, qui pourraient un peu trop rappeler une préoccupation kantienne ? Pour la science, Diderot ne semble pas avoir considéré qu'il faille la fonder ni qu'il faille en montrer la possibilité. Il paraît plutôt, comme Bacon, partir d'une histoire des savoirs, dont il faut faire le bilan et qu'il faut prolonger. Une remarque analogue pourrait être faite pour l'existence des corps : si Diderot concède que la philosophie n'a pu répondre à Berkeley (par où il semble commettre un contre sens récurrent confondant corps et matière, Berkeley n'ayant jamais dit que les corps n'ont pas d'extériorité par rapport à nous puisqu'ils existent en Dieu), essaie-t-il vraiment de lui répondre ? La question même paraît lui sembler vaine. Mais il faut reconnaître que C. Duflo met en avant d'une manière pertinente le rôle délicat de principes comme celui d'unité du tout, qui semble un postulat nécessaire à l'interprétation de la nature.

Deuxièmement, l'accent sur les jeux internes masque parfois les rapports avec des éléments externes. Ainsi, la contextualisation des textes et des positions de Diderot aurait parfois pu être développée (par exemple p. 78-79 à propos de la *Promenade du sceptique*, sur le *Neveu de Rameau* p. 479, p. 386 sur la question de l'athée vertueux). En outre, lorsqu'on lit l'intéressante discussion produite en certains endroits (par exemple à propos de Berkeley sur la matière ou, à un autre niveau, le débat Diderot-Kant sur l'esthétique p. 321-328), on se prend à souhaiter que l'ouvrage ait davantage souligné la construction agonistique de la pensée diderotienne. De même, pour la question des « sources » ou des textes ayant nourri la pensée diderotienne, le propos reste souvent assez général (sur Leibniz, sur l'empirisme de Locke, qui pourrait pour Diderot souvent être plutôt celui de Bacon ou de Condillac, sur « l'héritage cartésien »). C'est probablement un effet de la méthode adoptée et d'une (saine) méfiance quant à la question des influences directes. Mais le travail sur les sources de la pensée esthétique de Diderot donne là encore envie au lecteur de retrouver davantage d'analyses du même genre. Et il aurait été intéressant d'examiner les choix opérés par Diderot dans la réception complexe de ces auteurs au XVIII^e siècle. Sur ces questions, il faut cependant tenir compte du fait que plusieurs études ultérieures (par exemple les travaux de D. Kolesnik sur les réceptions de Descartes, ceux d'A. Charrak sur l'empirisme des Lumières, ou encore l'édition des œuvres philosophiques de la Pléiade où B. de Negroni précise le rôle essentiel de Bacon) à la première édition du livre de C. Duflo ont apporté des éléments importants, ce qui ne peut évidemment pas être reproché à l'auteur.

Troisièmement, la démarche adoptée pourrait forcer par endroit certains liens, surestimant peut-être l'unité analogique de l'œuvre diderotienne. Ainsi, au sujet de la question de l'union des parties, on peut

discuter que le modèle de l'organisme soit analogue à celui des individus dans le corps social (p. 453) : le premier relève d'une continuité qui dissout les éléments dans le tout, union mixtive diraient les chimistes, alors que pour Diderot – et en cela il s'éloigne du contrat rousseauiste – l'union sociale relève davantage de l'agrégation. Certes, cette agrégation n'est pas celle de la physique, mais il faudrait peut-être repérer ici une pensée proprement politique dont les métaphores (physiques ou autre) sont déplacées et prennent un sens tout à fait original (pensons ici aux travaux de F. Markovits). Plus largement, comme le reconnaît C. Duflo, la politique de Diderot est assez éclatée et offre peu de textes donnant une vue d'ensemble. C. Duflo examine d'ailleurs avec pertinence le rapport au temps présent et aux circonstances du Diderot politique. N'aurait-il pas fallu, dans ces conditions, compliquer encore l'analyse et peut-être renoncer à déployer la politique de Diderot à partir de la seule question des « conséquences politiques de l'anthropologie antifinaliste » (on pense au beau travail de G. Goggi sur les *Fragments politiques échappés du portefeuille d'un philosophe* et les apports diderotiens à l'*Histoire des deux Indes*) ? Dans le même ordre d'idées, concernant l'analogie entre les perceptions différentes du carré chez l'aveugle et le clairvoyant et les expressions différentes d'un bon moral universel (p. 434-435), est-il si sûr qu'il existe chez Diderot une telle morale universalisable ? Certains textes comme l'*Entretien d'un père avec ses enfants* ne subvertissent-ils pas cette analogie entre l'universel mathématique et l'universel moral ? Sur ce point, le problème des trois codes (naturel, social et religieux) aurait probablement mérité une analyse plus nuancée, s'attardant davantage sur les variations entre les textes et le problème de l'idée même d'un ordre naturel normatif chez Diderot (voir notamment S. Audidière, « Intérêt, passions, utilité. L'anthropologie d'Helvétius et la philosophie française de Lumières », thèse de doctorat, 2004, p. 292-332). Il demeure que l'analyse morale et sociale de textes comme le *Neveu de Rameau* est d'une grande finesse.

Enfin, le dialogue des interprétations de C. Duflo avec les textes diderotiens est fort bien mené, mais on est surpris par la quasi absence de débats avec d'autres commentateurs. Ces derniers sont très peu présents dans l'ouvrage, qui cite peu la littérature secondaire. En outre les rares références sont en général assez ponctuelles et ne permettent pas de cibler un débat. Par exemple, sur la liberté, on aurait aimé savoir avec quels interprètes C. Duflo entre en discussion et surtout quels sont leurs arguments en faveur d'une conception de la liberté personnelle chez Diderot (p. 421-422), conception que C. Duflo récuse.

Ces éléments de discussion ne sauraient tenir lieu de réserves sur la grande qualité de l'ouvrage de C. Duflo. Ils sont bien plutôt les suites d'un choix interprétatif assumé et déployé avec rigueur. À côté de certaines mises au point d'une grande clarté, l'ouvrage a ainsi suscité des questions importantes, sur la méthode interprétative comme sur le fond, éclairant les

enjeux de la philosophie de Diderot. L'auteur de ses lignes sera le premier à le reconnaître pour ses propres travaux : ce *Diderot philosophe* a nourri la recherche diderotienne francophone depuis sa parution, et on ne peut que souhaiter que cette réédition lui donne une seconde vie.

François PEPIN

Gerhardt STENGER, *Diderot, Le combattant de la liberté*, Paris, Perrin, 2013, 790 p., ISBN 978-2-262-03633-1.

Nous avons déjà souligné dans ces colonnes (cf. *RDE*, oct 2006, p. 296-300, à propos de l'ouvrage du regretté Raymond Trousson, *Denis Diderot, ou le vrai Prométhée*, Tallandier, 2005), le dilemme certain qui se pose au chercheur désireux de *biographier* Diderot. S'agissant d'un modèle aussi protéiforme, comédien, insaisissable que cet auteur rompu aux pièges et aux séductions de l'autoreprésentation, quel point de vue choisir qui ne soit ni sévère ni complaisant, enclin ni à la mythification ni à la condamnation, ni à la déformation ? Quelle organisation donner à cette anamorphose intellectuelle qui lui tint lieu de vie ? L'autre question, cela va sans dire, concerne l'énorme masse documentaire à brasser, dans des domaines multiples et désormais souvent séparés, comme la littérature, la philosophie et la science, que si peu d'entre nous maîtrisons dans toute leur étendue. Certes, l'on peut encore faire confiance, pour se laisser guider, à l'ouvrage *princeps*, le « Wilson », base de travail exhaustive et fidèle. Mais il s'agissait ici de mettre toutes ses connaissances à jour en dépouillant des bibliographies récentes, de manière à donner des éclairages nouveaux aux faits et aux œuvres relues, récemment étudiées ou défrichées, tant il est vrai que le champ diderotien offre – et c'est certes un bonheur – l'impression d'un chantier neuf, ou en perpétuelle réouverture.

Il semble que Gerhardt Stenger ait largement évité ces deux écueils : trouver un ton juste et affable, cerner au plus près le *bonhomme* Diderot, sans pose, sans caricature, avec humanité. S'informer d'autre part, au plus près des découvertes récentes, tout en injectant dans l'ouvrage quantité d'analyses personnelles et pénétrantes de chacune des œuvres du philosophe. Cette méthode de la « biographie intellectuelle » permet au lecteur de suivre une chronologie éclairante et fidèle, ponctuées de pauses philosophiques étudiant, au sein du parcours du philosophe lui-même, ses ouvrages majeurs en profondeur. Ceux qui souffriront de la longueur de ces pauses intellectuelles pourront passer leur chemin, et rallier l'étape suivante. Marquées d'un didactisme que nous avons pour notre part fort apprécié, mais que d'aucuns trouveront appuyé (l'ouvrage est parfaitement adapté à un lectorat d'étudiants, presque un *manuel* en diderotie), ces analyses pourront ça et là paraître redondantes. Elles n'en sont que plus